

épik

STÉPHANE SERVANT

Felines



ROUERGUE

Présentation

AVERTISSEMENT

Ceci est une histoire vraie.

Vous la connaissez certainement : elle s'appelle Louise R., elle a dix-sept ans.

Elle a été l'une des premières jeunes filles de notre pays à être atteinte par la Mutation. Comme bien d'autres, son corps s'est métamorphosé, ses sens se sont aiguisés et sa vie n'a plus jamais été la même. Son visage a été vu sur tous les écrans, sur tous les réseaux sociaux.

Ses prises de position et le récit de sa clandestinité ont bouleversé toute une génération.

Ce document inédit est son témoignage.

À travers elle, c'est aussi l'histoire de Fatia, Sara, Morgane et de toutes celles qu'on a appelé « les Félines ». Adolescentes et résistantes, elles se sont un jour dressées contre l'oppression et les discriminations.

Elles se battent encore aujourd'hui pour leur liberté.

Ce texte est le récit de leur combat.

Après Le cœur des louves (prix Farniente) et Sirius (prix Sorcières, prix La Voix des Blogs, prix Imaginales des collégiens et prix Chapitre Nature), Stéphane Servant met ses talents d'auteur au service d'une cause à l'actualité brûlante, celle des Félines.

Du même auteur au Rouergue

Souviens-toi de la lune, 2010, roman doado noir

Le cœur des louves, 2013, roman doado

Chat par-ci/Chat par-là, 2014, roman boomerang

La langue des bêtes, 2015, roman doado

Sirius, 2017, roman épik

épik

Stéphane Servant
FÉLINES

Avertissement de l'auteur

*Le texte que vous vous apprêtez à lire n'est pas une fiction.
Il s'agit de la retranscription du témoignage de Louise R., âgée de dix-sept ans quand je l'ai rencontrée.*

Cet entretien s'est tenu dans un lieu que je garderai secret pour des raisons évidentes de sécurité et il a duré plusieurs heures sans que je n'intervienne à aucun moment.

Aucun prénom ou nom n'a été modifié, les lieux décrits dans l'histoire sont ceux où se sont déroulés les faits et ces faits, dans leur majorité, peuvent être aisément vérifiés.

Pour faciliter la lecture ou faute de souvenirs précis, j'ai été amené à mettre en forme certaines conversations et certaines parties de la chronologie mais toujours avec le souci de décrire le plus fidèlement possible le vécu de Louise R.

Je tiens également à ajouter qu'il n'est pas question pour moi d'exprimer au travers de ce texte un point de vue sur les événements qui ont secoué notre pays et le monde entier au cours des mois passés.

Je me suis contenté de recueillir une parole.

Si je vous la livre aujourd'hui, c'est parce que cette parole est un témoignage exceptionnel qui, je l'espère, pourra éclairer notre époque troublée.

Je veux remercier mon éditeur pour son courage.

Le seul fait de publier cet ouvrage constitue une infraction à de nombreux articles de loi et nous expose, lui comme moi, à la censure et à de nombreuses sanctions pénales.

Mon éditeur et moi-même assumons les conséquences de cette publication, en toute conscience.

Enfin, je tiens à saluer les libraires qui prendront le risque de proposer ce livre à leurs lectrices et lecteurs. Plus que jamais nous avons besoin de vous.

Réfléchir, c'est commencer à désobéir.

Lire, c'est se préparer à livrer bataille.

Ce livre est dédié à Camille, ma fille.

C'est bon, vous êtes prêt ?

Je vais vous raconter mon histoire, même si je sais que ce que je vais vous dire ne changera pas la face du monde, je ne me fais pas d'illusions.

Depuis que le monde est monde, il a toujours la même tête et elle n'est pas très jolie. D'autres que moi diraient même qu'il a franchement une sale gueule.

On ne peut pas leur donner entièrement tort.

Il faut croire que l'homme n'est pas très doué pour la beauté.

Pas plus que pour la vérité, d'ailleurs.

Un jour, j'ai lu que la vérité est toujours confisquée par les plus forts.

C'est faux. Elle appartient à ceux capables d'imposer le silence.

Justement, je crois au pouvoir de la parole et des histoires et c'est pour ça que je vais vous raconter ce qui s'est passé. Ce n'est que ma vérité, bien sûr, mais elle vaut bien celle des autres, du moins c'est ce que je pense. Je sais que beaucoup ne seront pas d'accord.

Qu'on me refuse même le droit ou la capacité de penser. Mais le fait est que je pense, que j'ai des émotions, que je ris, que je pleure. Et que je suis aussi capable d'aimer.

Si je suis capable de mourir, vous devez accepter que je puisse aimer, n'est-ce pas ?

Prendre la parole est dangereux. Si on me trouve, je serai certainement pendue, vous le savez.

Vous vous attendez à ce que je vous dise que je m'en fiche ? Que je n'ai plus rien à perdre ? Que je suis prête à tout ?

Vous vous trompez.

Cela ne m'est pas égal. Pas du tout. Je veux vivre. Mais aujourd'hui, je dois parler et je suis prête à prendre ce risque.

Je ne demande rien en retour.

Si vous ne m'aimez pas, c'est votre problème. Je suis comme je suis.

Notez bien ça : je suis comme je suis.

Je ne demande aucune grâce. Je n'implore aucune pitié. Surtout pas. Je vais vous raconter mon histoire parce que nous nous sommes tués depuis trop longtemps. Bien trop longtemps.

Je ne parlerai pas pour vous.

Je parle pour nous toutes.

Et quand vous serez prêt, je commencerai.

Vous êtes prêt ?

*

Quand j'étais enfant, ma mère m'a offert un livre sur la mythologie grecque. J'adorais ces histoires même si je ne comprenais pas tout. C'était une version pour les enfants, mais les récits restaient tout de même imprégnés du merveilleux, d'étrangeté et de violence. Les pères dévoraient leur fils, les amoureux étaient changés en fleurs et je me souviens que les jeunes filles étaient souvent victimes du désir fou des dieux. Pour arriver à leurs fins, ils n'hésitaient pas à se changer en taureau, en fourmi ou même en pluie d'or. Toute une mythologie contemporaine qui nous empêchait de dormir sans avoir vérifié dix fois qu'aucune créature ne se tapissait sous le lit.

Ça me fascinait. J'imaginai que des dieux se tapissaient sous la moindre pierre, derrière le plus petit nuage. Je guettais des preuves de leur présence mais ils ne se sont jamais montrés.

Plus tard, au lycée, je me suis mise à regarder des films d'horreur. Avec Sara, on se blottissait dans le canapé et on se gavait de pop-corn en frissonnant devant la télé. Ensuite, sous les draps de son lit, on se racontait des histoires affreuses de dames blanches, de poupées maléfiques, de baby-sitters diaboliques.

L'histoire qui avait le plus de succès, c'était celle de la « cabine de la morte ».

Toutes les filles du lycée connaissaient cette légende à propos du vestiaire de la piscine.

C'était la dernière cabine, tout au fond de la salle mal éclairée.

On évitait toutes cet endroit. Les murs étaient couverts de champignons grisâtres. Il y flottait une odeur

écœurante d'égout ou de décomposition, comme si un cadavre avait été enfermé sous la faïence. On racontait qu'il existait dans le mur un trou permettant aux garçons de voir tout ce qui se passait à l'intérieur de la cabine. Que le vieux Bourdain, l'homme à tout faire du lycée, venait régulièrement se rincer l'œil. Que si on écoutait bien, on pouvait entendre sa respiration hale-tante. Que l'odeur n'était rien d'autre que celle de son haleine.

On racontait surtout que dix ans plus tôt, une fille s'était suicidée là, d'où le nom de la cabine.

Elle s'était pendue parce qu'elle aimait les filles et que tout le lycée avait découvert son secret. Un garçon, en particulier, n'avait cessé de la harceler. Injures, lettres anonymes, graffitis, c'est ce qui l'avait poussée à bout.

Tout le monde connaissait quelqu'un dont la cousine ou l'amie de la cousine était au lycée à cette époque-là. Tout le monde pouvait donner un détail sordide sur cette pauvre fille. Comment elle s'appelait. De quelle couleur étaient ses cheveux. La marque de son shampoing. Seule l'identité de celui qui l'avait harcelée restait inconnue. Toutes les filles avaient leur théorie. Le vieux Bourdain arrivait en premier, bien entendu. Le prof de sport, le proviseur, certains des élèves les plus âgés, ceux des sections techniques, et tous les basanés du collège étaient des suspects potentiels. On racontait que le fantôme de la morte attendait dans la cabine une fille bien vivante avec qui elle pourrait partager sa peine, sa honte, sa douleur et surtout son amour. Elle attendait une fille qui, comme elle, aimerait

les filles. Il suffirait alors d'un baiser sur la bouche et la vivante deviendrait la fiancée de la morte. Condamnée à vivre à tout jamais derrière la faïence moisie avec le fantôme. Un amour maudit.

Bien sûr, ce n'était qu'une histoire un peu stupide et morbide. Un truc d'ados. À part un problème de canalisations, rien de sordide n'était arrivé là, mais toutes les filles évitaient cet endroit.

Toutes, sauf une.

Elle s'appelait Alexia et c'est dans les vestiaires de la piscine que tout a commencé.

Enfin, les choses avaient évidemment commencé bien avant. Mais à cette époque-là, personne n'en savait rien, pas même nous. La Mutation était encore invisible, sous la surface. Et ce qui s'est passé ce jour-là n'a pas été une révélation, ce serait faux de dire ça. Pas une seule d'entre nous n'a pris la mesure de ce qui se jouait entre les cabines couvertes de graffitis obscènes et les odeurs de chlore. C'était simplement un soubresaut dans nos vies millimétrées d'adolescentes. Le genre d'événement qui vient rompre la monotonie des journées de cours. L'occasion d'éclabousser tout ce gris d'un fou rire. Je ne sais pas quel âge vous avez mais vous voyez de quoi je parle, pas vrai ?

Bien sûr, c'était cruel.

Je le savais même si j'ai ri avec les autres.

Un rire un peu forcé mais un rire tout de même. Pour déchirer le quotidien autant que pour me rassurer. Parce que j'avais peur. Parce que j'étais terrifiée.

Je regardais Alexia, la serviette rouge à ses pieds, et tous les autres qui riaient autour d'elle, et tous les

garçons qui fronçaient les sourcils et la montraient du doigt, et la drôle de grimace qui s'étalait sous la moustache du prof de sport, presque un sourire, et je regardais Alexia, et ses mains inutiles pour camoufler son corps, son visage, ses larmes, et je me disais : « Louise, ça pourrait être toi, ça pourrait être toi. » Et j'ai ri avec les autres, avec Sara, Morgane, Fatia. J'ai ri parce que j'étais soulagée d'être du bon côté de la barrière. Sans même me demander qui avait placé ces barrières autour de nous.

Bon, avant d'aller plus loin, il faut que je vous parle des filles de la classe.

Nous étions douze. Douze adolescentes, douze corps trop maigres, trop épais, trop tordus, douze corps imparfaits que nous tentions de dompter comme on l'aurait fait avec des chevaux sauvages. Nos chevaux étaient rebelles, mauvais et têtus. Nous mordions la poussière en essayant de les domestiquer. Tout partait dans tous les sens, rien ne nous obéissait. Nos corps nous malmenaient, ils nous épuisaient. C'est peut-être à cause de ça que nous avons été si méchantes avec Alexia ce jour-là. Pour nous venger de nos propres corps indociles.

Le mien était carrément mon ennemi. Il n'y avait que dans l'eau qu'il me laissait tranquille. C'est pour ça que j'aimais les cours de piscine, malgré l'épreuve des vestiaires. Une fois dans le bassin, la sensation de flotter, d'être débarrassée de mon corps. Ou plutôt d'être enfin en accord avec lui. L'apesanteur, être libérée de la gravité. Une sorte de liberté. Celle des poissons. Ou celle des sirènes.

Avant ça, il fallait passer par les vestiaires. Subir les regards, les clins d'œil et les moqueries des autres filles. Tandis que je me changeais, j'entendais les garçons plaisanter de l'autre côté de la cloison. Contrairement à nous, eux avaient appris depuis longtemps à ravalier leurs angoisses. On les dressait pour ça. Ils seraient morts plutôt que d'avouer qu'ils n'étaient encore que des enfants effrayés par leur corps et par la nuit.

Dans le vestiaire des filles, les cabines n'avaient plus de portes. Il fallait se changer en vitesse, quitter les vêtements qui camouflent, enlever les chaussures d'un coup de talon, rouler en boule culotte et chaussettes, les fourrer dans le sac de sport, ne plus respirer, rentrer le ventre, enfiler le maillot une pièce, se redresser, faire comme si tout était normal, naturel, sous contrôle. Tout ça en évitant de croiser le regard des onze autres. C'était épuisant. Mais au bout, il y avait le bassin. Toute cette eau à laquelle je pourrais abandonner mon corps.

Ce jour-là, comme à chaque fois, le prof a tapé dans ses mains pour nous faire sortir des vestiaires. C'était toujours trop long pour lui.

– Allez les filles, on range le maquillage, vous allez dans l'eau, pas en soirée, on sort maintenant !

Je détestais ce type avec sa moustache et ses blagues ringardes des années quatre-vingt.

Nous sommes sorties, une à une des vestiaires. Un peu plus loin, les garçons, bras croisés sur la poitrine, coulaient vers nous des regards qui se voulaient détachés mais on voyait toutes qu'ils essayaient de percer le secret de nos maillots. J'étais la seule sur laquelle les regards glissaient.

Le prof nous a comptées. Nous étions onze.

– Qui n'est pas là ? il a demandé.

Nous nous sommes regardées, en haussant les épaules.

– Vous êtes onze, là. Qui est la douzième ?

Personne n'a répondu. Alors j'ai dit :

– C'est Alexia.

Je me souvenais l'avoir vue se diriger vers la dernière cabine, au fond des vestiaires. Vers la cabine de la morte.

– Alexia ? a demandé le prof en fronçant la moustache. Alexia comment ?

J'ai dit son nom. Sa moustache s'est agitée avec perplexité.

Alexia était une fille discrète, très discrète. Je la connaissais depuis l'école primaire. Nous avions été amies. Puis, arrivée au collège, Alexia s'était fanée comme une fleur coupée abandonnée à la morsure du soleil et nous nous étions éloignées. Il n'y avait pas eu de dispute. Nous étions dans deux classes différentes et nos vies avaient divergé, tout simplement. Ses parents, que j'avais rencontrés une seule fois, étaient des gens rigides, profondément religieux et stricts. Ils habitaient une maison ancienne sur le haut de la ville. Son père avait été contremaître à la papeterie, toujours vêtu d'un costume sombre et d'un air sinistre. Sa mère entretenait la maison où, je me rappelle, tout devait briller comme le capot d'une voiture de collection. Je crois qu'ils faisaient tout pour étouffer le cheval de l'adolescence qui malmenait leur fille. Alexia portait des vêtements informes, d'un autre âge. Sa coupe de cheveux, ses lunettes, son appareil dentaire, son

mutisme, tout l'avait isolée dans les tréfonds de la cour du collège puis de celle du lycée, là où se réfugiaient toutes celles et ceux qui voulaient se faire oublier. Et elle avait réussi. Elle était devenue transparente, invisible. Elle ne répondait plus à mes signes de la main dans les couloirs du lycée. Elle ne parlait à personne. Même le prof de sport n'arrivait pas à se souvenir de cette fille malingre à la peau si blanche qu'elle en était presque translucide. Alexia me faisait pitié. Comme on a pitié d'un animal à qui il manque un membre. J'aurais pu être à sa place. Ça aurait été très simple et presque évident.

J'ai dit :

– Je vais la chercher.

En passant, Sara m'a soufflé :

– Attention à la morte, Lou. Elle aime pas qu'on la dérange quand elle fait des trucs avec sa fiancée.

Puis elle a agité la langue de façon obscène. J'ai haussé les épaules.

Dans les vestiaires, tout était sombre.

J'ai appelé.

– Alexia ?

Personne n'a répondu.

Je me suis dirigée vers la cabine du fond, la cabine de la morte.

Plus j'approchais, et plus je pouvais sentir l'odeur de la moisissure par-dessus celle du chlore. J'ai serré mes bras autour de ma poitrine.

– Alexia ?

Il m'a semblé alors entendre quelque chose. Une respiration.

J'ai pensé au trou dans le mur, au vieux Bourdain, à la fille morte, et je n'ai pas pu m'empêcher de frissonner.

Il y a eu des éclats de voix à l'extérieur, du côté du bassin les garçons qui scandaient : « Alexia ! Alexia ! » comme si ça avait été une star ou la fille la plus populaire du lycée.

– Alexia ? j'ai demandé, et ma voix n'était qu'un murmure.

Je me suis approchée encore, lentement, pendant que les garçons hurlaient de plus en plus fort.

Alexia était là, dans la cabine de la morte. Recroquevillée dans une immense serviette écarlate, sa tête appuyée contre les champignons noirs qui fleurissaient sur le mur. Ses cheveux cachaient son visage et elle ne cessait de répéter quelque chose.

– Alexia ? Est-ce que ça va ?

Elle s'est ébrouée quand elle a entendu son prénom. Elle a levé les yeux vers moi. Son visage était tout froissé. Elle était pitoyable et, je dois l'avouer, je n'avais aucune envie de m'approcher d'elle.

J'ai tenté de sourire et je lui ai fait signe.

– Viens Alexia, le prof t'attend.

Elle a secoué la tête.

– C'est pas ma faute, elle a murmuré. Je voulais pas venir, ils m'ont obligée.

J'ai pensé à ses parents. Ils ne lui passaient jamais rien. J'ai cru qu'elle était malade, qu'elle avait ses règles ou quelque chose comme ça.

J'ai tendu la main vers elle.

– Alexia, ça va aller, ça va aller. Tu vas voir, une fois dans l'eau, ça ira.

Elle a secoué la tête à nouveau.

– Non, je veux pas. Je veux pas.

– Mais Alexia...

Ses yeux sont devenus liquides.

– Je ne peux pas !

– D'accord.

J'ai respiré un grand coup et je me suis approchée.
L'odeur était écœurante.

– D'accord. On va aller expliquer au prof que tu ne peux pas.

Elle a reniflé.

– D'accord ?

Elle a fini par hocher la tête.

– Allez, viens.

J'ai fait quelques pas en arrière, doucement, comme on fait pour ne pas effrayer un animal craintif et Alexia m'a suivie. Je n'ai pas fait attention sur le moment, mais sur le sol, il y avait un rasoir. Un petit rasoir jetable. Mais j'étais tellement pressée de sortir de là que ça ne m'a pas paru important.

À l'extérieur, les cris des garçons avaient cessé et j'entendais le prof les sermonner.

Sans quitter Alexia des yeux, je me suis avancée vers la porte. Enroulée dans sa serviette, elle paraissait se détendre mais elle ne cessait de murmurer « C'est pas ma faute, c'est pas ma faute. »

Nous avons passé la porte. Tous les regards, ceux des filles, ceux des garçons, celui du prof, se sont tournés vers nous. Je n'ai pas pu m'empêcher de rougir. Comme si... comme si j'avais fait quelque chose d'un peu honteux en m'approchant aussi près d'Alexia.

Je me suis avancée vers le prof pour lui expliquer qu'elle ne pouvait pas aller dans l'eau, même si je ne savais pas pourquoi.

C'est à ce moment-là que j'ai entendu un grand cri derrière moi.

Puis le silence.

Total.

Je me suis retournée.

Quelqu'un avait tiré sur la serviette rouge qui enveloppait le corps d'Alexia. Le tissu s'étalait à ses pieds comme une flaque écarlate. Elle était seule, au milieu du cercle des autres filles. Et personne ne disait rien. Tout le monde regardait son corps. Son corps recouvert de poils. Des poils noirs et ras qui couvraient son torse, ses épaules, ses cuisses. Presque un pelage. Un pelage de bête. Et là où le rasoir était passé, il y avait d'affreuses bandes de peau à vif. Comme la peau d'un animal écorché. C'était... c'était tout simplement grotesque, impensable.

Les garçons fronçaient les sourcils. Les filles portaient la main à leur bouche.

Tout le monde avait le souffle coupé.

Le silence était insupportable. Il y avait juste... il y avait juste les sanglots de cette pauvre fille. Comme les pleurs d'un tout petit enfant. Ou les gémissements d'un animal blessé.

Et puis Fatia a subitement explosé de rire en montrant du doigt les poils qui recouvraient Alexia. Ça a été le signal. Le rire nous a électrisés. Une immense décharge qui a secoué nos corps. Les filles, les garçons, nos rires ont éclaté au bord de la piscine. Les rires ont

rempli tout le bâtiment, assourdissants, monstrueux. Et Alexia ne disait rien. Elle gardait les yeux rivés au sol. Et elle pleurait. Alexia pleurait. Et je riais avec les autres. Parce que j'étais heureuse. Heureuse de ne pas être à sa place.

*

Voilà, vous savez comment ça a commencé.

Je ne sais pas de quelle manière ça s'est déroulé ailleurs.

Mais ici, c'était comme ça.

Je vous l'ai dit, l'homme n'est pas très doué pour la beauté.

Et les adolescentes pas plus que les adultes.

*

Je n'ai pas repensé à tout ça avant l'après-midi.

J'avais autre chose en tête.

Nous n'avions pas cours, il faisait beau et j'avais rendez-vous avec Tom dans le centre-ville.

Il n'y avait rien d'officiel entre nous. Tout le monde pensait le contraire mais ça me plaisait bien de laisser croire que nous sortions ensemble. Si les filles du lycée avaient su la vérité, elles auraient certainement été déçues. Alors je prenais garde à ce qu'elles n'en sachent rien, ce qui n'était pas évident vu la taille de notre ville.

Notre ville était comme bien d'autres. Trop petite ou pas assez grande. Une ville moyenne. Périphérique. Insignifiante. Quelques milliers d'habitants, des rues à angle droit, une rivière au milieu. Trois écoles primaires, un collège, un lycée, un hôpital vétuste, une église sinistre. Quelques boutiques, un parc, une piscine, un stade, une zone commerciale avec deux supermarchés, des panneaux publicitaires par dizaines, une boîte de nuit minable, un lotissement aux maisons toutes identiques.

Le clou du spectacle : une fabrique de papier sur le point de fermer, un nuage jaune et nauséabond qui planait en permanence sur la ville à cause de la papeterie, et tout cela entouré par des montagnes bleues et des forêts noires, à des dizaines de kilomètres de routes en lacets de la plus grande agglomération.

La ville ressemblait à un chaudron où bouillaient l'ennui et les ragots.

On aurait pu croire que tous les jeunes de mon âge voulaient fuir ailleurs, mais non.

La plupart des filles n'aspiraient qu'à fonder une famille, avoir un chien, un pavillon, et un mari pour qui cuisiner. Et les garçons devaient rêver de parties de chasse entre copains et de matchs de foot avec leurs gamins sur la pelouse miteuse du stade.

Ils étaient attachés à cette ville. Vraiment attachés.

Moi aussi, je l'aimais bien. Comme on aime une poupée hideuse avec laquelle on a grandi.

Bien sûr, tout le monde s'y ennuyait à mourir. Jupes trop courtes, bières trop fortes, joints, virées du samedi soir, comas du dimanche, les jeunes tuaient le temps en

soufflant sur les braises qui rougeoyaient sous le chaudron. Grossesses non désirées, déprimés et accidents de chasse alimentaient le bouillon. Cette soupe-là ne me disait rien du tout.

Heureusement, il y avait Tom.

Tom était en apprentissage. Il étudiait la mécanique, avait un piercing à l'arcade, des cheveux blonds, des yeux bleus, s'habillait tout le temps en noir, écoutait du rock des années quatre-vingt-dix et avait une passion honteuse et inavouable pour le dessin, la poésie et les histoires d'amour. S'il avait été beau, il aurait été le héros d'un film américain pour ados. Mais Tom était comme nous.

Enfin, je veux dire qu'il était normal : les cheveux trop longs, les ongles crasseux, fan de vieilles mobylettes et de films d'horreur, un visage de poupon, un sourire à craquer et vingt kilos en trop. Voilà le héros.

Tom habitait avec sa mère dans un vieux chalet à l'écart de la ville. Sa mère était ouvrière à la papeterie. Son père avait quitté la maison. Un soir, il était parti acheter un pack de bières au supermarché et il n'était jamais revenu. Depuis, Tom traînait son mal-être entre le cambouis des mobylettes, les vieux films d'épouvante et les pages des livres. Il n'avait pas vraiment d'amis. C'était un solitaire. On se ressemblait sans le savoir.

Nous nous étions rencontrés pour la première fois à la librairie-droguerie-bazar du centre-ville. Il était au comptoir et demandait un exemplaire de *L'Attrape-cœurs* à monsieur Blanchet. Le vieil homme lui avait fait répéter le titre quatre fois, il était à moitié sourd, puis il lui avait demandé :

– Mais c’est quoi ton problème, petit ? Des souris ? Des rats ? Tu veux attraper quoi, exactement ?

Charbon, le vieux chat noir installé sur le comptoir, avait relevé la tête.

Tom, sans se démonter, avait répondu :

– L’amour.

J’avais explosé de rire.

Tom s’était retourné. Il avait regardé la longue cape en laine noire qui couvrait mon corps et que je portais en permanence. Une cape sortie tout droit des années quatre-vingt qui m’arrivait sous les genoux, avec une grande capuche. Il m’avait souri. J’avais rougi avant de baisser la tête. Trop tard. Et ça avait été le début.

Le début de quoi, je ne sais pas vraiment mais nous nous étions recroisés à plusieurs reprises à la librairie-droguerie-bazar. Là-bas, j’étais certaine de ne rencontrer personne du lycée. Il fallait bien affronter le regard soupçonneux de monsieur Blanchet qui trouvait vraiment douteux que des jeunes comme nous puissent s’intéresser à ses livres défraîchis. Il pensait que tous les adolescents qui traînaient chez lui ne cherchaient qu’à dérober des bouteilles de solvant pour aller se défoncer derrière le stade. Je crois qu’il perdait un peu la tête. J’aurais préféré une vraie librairie mais ça n’existait pas à des kilomètres à la ronde et j’aimais bien sa boutique qu’on aurait dite rescapée d’un autre siècle. J’adorais sa vitrine poussiéreuse, ses rayonnages en bois, ses articles hors d’âge, et puis il y avait Charbon, un chat noir aussi vieux que son propriétaire qui s’installait souvent sur le comptoir et toisait les clients de ses yeux verts.

À force de se croiser là, Tom et moi, nous avons fini par discuter.

Ça s'est fait peu à peu et on peut dire que ce sont les livres qui nous ont rapprochés. Sans eux, jamais je n'aurais osé lui parler. À personne, d'ailleurs. À cette époque-là, j'étais dans un état terrible et les livres étaient mon seul refuge.

Maladroitement, Tom m'avait un jour demandé si je voulais bien aller boire un verre avec lui. Et, à ma grande surprise, j'avais dit oui. Je suis certaine que j'avais rougi. Encore. Mais comme il était écarlate, je ne m'étais pas sentie ridicule.

Nous nous étions attablés à la terrasse du bar, avec une vue magnifique sur la papeterie et ses fumées jaunes, et nous avions parlé de tous les livres que nous aimions.

Plus tard, il m'avait raconté comment son père était parti un soir, sans dire au revoir. Il n'était pas très bavard sur le sujet. Je ne lui en voulais pas. J'étais pareille, j'évitais de me pencher au-dessus de l'abîme du passé. Je lui avais dit que je vivais seule avec mon père et mon petit frère.

– Et ta mère ?

– Morte, j'avais soufflé. Un accident.

Il avait hoché la tête sans faire d'allusion à mes cicatrices. Je ne m'étais pas sentie aussi bien depuis longtemps. En fait, j'étais heureuse et c'était une découverte pour moi.

Avant de nous séparer, Tom m'avait lancé :

– Elle est drôlement chouette ta cape. Très gothique.

Venant de sa part, c'était un compliment. J'avais rabattu la capuche sur ma tête.

– Un vrai chaperon noir !

Le lendemain, tout le lycée savait que Tom buvait de la bière, moi de la limonade et que j'étais capable de rire à chacune de ses phrases. Cette ville était un chaudron insupportable.

Tom et moi, nous nous retrouvions habituellement le mercredi après-midi et quelques fois le samedi. Comme je n'avais pas de téléphone, nous avons imaginé un petit jeu pour communiquer. Nous glissions des mots entre les pages de *L'Attrape-cœurs* qui se trouvait sur le présentoir de monsieur Blanchet. Le vieil homme avait dû croire que c'était une nouveauté et il en avait commandé un exemplaire de plus. Personne ne l'achetait jamais et pourtant les pages étaient toutes cornées. C'était devenu notre livre. Un jeu terriblement excitant. Tenir le roman entre ses mains, faire comme si de rien n'était, l'ouvrir, faire défiler les pages. À chaque fois que je l'ouvrais, mon cœur faisait un petit bond en espérant y trouver un mot de Tom.

– *Libre jeudi aprèm 15 h. Si toi aussi, RDV au parc.*
Signé T

– *N'oublie pas. Tu me dois une limonade et un bouquin.*
Signé L

– *En stage pendant 10 jours dans un trou paumé. Pas envie. Pffff. Signé T*

– *Lu Les Chants de Maldoror, étrange. Je te le ramène la prochaine fois quand tu reviens de stage. Parc 15 h ? Signé L*

Le jour de l'incident dans les vestiaires, nous nous sommes retrouvés au parc et Tom m'a montré sa nouvelle mobylette.

– Modèle 82, m’a-t-il annoncé avec fierté. Mon père devait la retaper pour moi mais il n’a jamais été doué pour la mécanique. Pour pas grand-chose d’ailleurs. Alors j’ai fait le boulot tout seul. Elle est chouette, hein ?

J’ai ri. Il savait très bien que ces choses-là ne m’intéressaient pas. Je suis montée derrière lui et nous sommes partis pour le lac.

Nous avons dépassé la zone industrielle. Des affiches avec des femmes sveltes et dénudées vantaient les mérites de yaourts, de pneus, de crédits à la consommation. Je me suis demandé si une seule fille dans le monde pouvait avoir envie de se frotter ainsi à un pneu. Qui pouvait avoir envie de ça ? Qui avait conçu une image pareille ?

Puis la ville a disparu loin derrière nous. Le vent sur mon visage, les odeurs neuves de l’automne, le ciel bleu, le corps de Tom contre le mien, je fermais les yeux de plaisir. Et j’avoue, je ne pensais plus à Alexia. Tout ça m’était sorti de la tête. Comme on oublie un mauvais rêve au réveil. Le prof de sport avait eu un mal fou à calmer la classe. Il avait hurlé comme on le fait devant une meute de chiens enragés, en espérant les effrayer avant que les animaux ne vous dévorent. Avec une grosse voix mais sans espoir. Il avait renvoyé tout le monde dans les vestiaires tout en enveloppant Alexia dans son immense serviette rouge. Il l’avait fait en tenant le tissu du bout des doigts, une expression dégoûtée sur le visage, la moustache défaite. J’avais jeté un dernier regard à Alexia. Elle sanglotait, les yeux toujours plantés entre ses pieds, elle ressemblait à une petite fille blessée. Ça m’avait retourné le cœur. De l’autre côté

de la cloison, les garçons scandaient « Alexia, à poil ! Alexia, à poil ! » Je me sentais nauséuse. Je n'avais rien fait pour la défendre, et c'est moi qui l'avais forcée à sortir devant tout le monde. Mais sur la mobylette, tout ça s'en est allé avec le vent, le soleil et le corps de Tom contre le mien.

Il suffit parfois de peu pour oublier la laideur du monde : une phrase, un sourire, le parfum de l'automne, un bout de ciel. Du maquillage qui fait qu'on peut y croire, encore.

La mobylette a quitté la route et nous nous sommes engagés sur un chemin de terre qui filait sous les arbres. Après quelques minutes, nous sommes arrivés au lac. Notre lac.

Tom m'avait fait découvrir cet endroit quelques semaines auparavant. Un grand cercle d'eau noire bordée par des bosquets de noisetiers et de grands hêtres. Des tapis de fougères grillées par l'été. Une vieille cabane vermoulue envahie de chèvrefeuille. Ça avait été la cabane de chasse de son père. À l'intérieur, il restait un vieux poêle à bois, un banc, une table, une paille défoncée. Aux murs, des bois de cerfs côtoyaient des posters fanés de femmes à poil. Avant de quitter la maison, son père y passait tous ses dimanches avec ses amis. « Plus à boire qu'à chasser », m'avait dit Tom.

Plus personne ne venait ici. L'endroit était paisible, parfait pour ce que nous voulions faire ensemble.

Nous avons déplié une couverture devant la cabane et nous nous sommes allongés. Dans l'air flottait le parfum sucré du chèvrefeuille mêlé à des effluves terreux de sous-bois et de champignons.

Je me suis débarrassée de ma cape noire et j'en ai fait un oreiller.

– Tu es bien installée ? m'a demandé Tom.

– C'est parfait, j'ai répondu.

– On y va ?

– On y va.

– Tu es prête ?

– Prête !

Tom a tiré un roman de son sac, j'ai fait pareil et nous n'avons presque plus rien dit de l'après-midi.

Vous vous attendiez à autre chose, n'est-ce pas ?

On se retrouvait là tous les mercredis pour lire. Juste lire. Ça ressemblait furieusement aux romans qu'adorait Tom. Un lac, une couverture, un pique-nique, de la littérature. Quelque chose de doux, tendre et chaste. Même si, je dois l'avouer, j'aurais bien aimé que l'un de nous laisse tomber son bouquin et se jette sur l'autre pour l'embrasser.

Bon, au final, j'aurais peut-être détesté ça, je ne sais pas.

Pourquoi Tom aurait-il eu envie de me toucher ? Et moi, est-ce que j'aurais vraiment eu envie qu'il touche ce corps que je détestais ? Il y avait bien des regards, des frôlements, des sourires, l'odeur lourde des sous-bois. Quelque chose qui électrisait légèrement l'air. Mais pas au point de l'enflammer.

Je sais que Sara et les filles du lycée pensaient que nous couchions ensemble. Pour elles, l'idée qu'on passe du temps à lire, juste lire, leur aurait semblé étrange. Inconcevable. Et peut-être que c'était bizarre, en effet. Peut-être que Tom et moi étions bizarres.

– Eh, écoute ça, me lançait Tom régulièrement, m’interrompant dans ma lecture.

Je l’écoutais me lire une phrase qui l’avait ému ou qu’il avait trouvée drôle. Je lui souriais dans les chants d’oiseaux et les ombres des frondaisons qui tombaient sur nous. Quand il murmurait des mots d’amours que d’autres avaient écrits, ça me remuait le ventre même si je n’en laissais rien paraître.

Je n’osais pas lui faire la lecture. Je me contentais de corner les pages où j’avais repéré un passage que j’aimais. Et je me disais que je les lui lirai un jour. Aujourd’hui, je m’en veux de ne pas avoir osé. Toutes ces choses qu’on n’a pas le courage de partager. On se dit qu’on a le temps. Toute la vie devant soi. C’est comme voir une étoile filante dans le ciel et se dire qu’on fera un vœu demain ou la semaine prochaine. Mais la vérité, c’est que ces moments ne reviennent jamais. Les étoiles passent et s’éteignent. Ça ne sert à rien de faire un vœu sous un ciel vide.

L’après-midi a filé comme ça. Avec une pause pour partager une bière, une limonade, un paquet de gâteaux. Et puis le portable de Tom nous a tirés de notre lecture. J’ai fait la moue, parce que c’était une règle entre nous. Pas de téléphone ici. Ça ne me coûtait pas trop, depuis l’accident, je n’en avais plus. Mais ce jour-là, Tom avait oublié de mettre le sien sur silencieux. Son visage de poupon s’est fendu d’un sourire d’excuse. J’ai levé les yeux au ciel et je me suis replongée dans ma lecture.

J’ai entendu Tom siffler entre ses dents.

– Qu’est-ce que c’est que ça ! s’est-il exclamé.

En soufflant, j’ai posé mon livre sur la couverture.

– Quoi ?
Il a froncé les sourcils.
– Je sais pas. Un truc dingue.
Il m’a tendu le téléphone.
Sous les smileys, il y avait une photo.
– Un montage, je crois, m’a dit Tom.
On voyait une fille, à moitié nue et couverte de poils.
On aurait dit un animal.
Une bête.
Un monstre.
C’était Alexia dans un coin des vestiaires.

*

Je n’ai pas raconté à Tom ce qui s’était passé à la piscine.

Je n’en avais pas envie.

La photo d’Alexia avait déjà été partagée des centaines de fois sur les réseaux. Faire défiler les commentaires m’avait donné la nausée. Je n’ai pas besoin de répéter ce que les gens avaient écrit sous la photo, n’est-ce pas ? Vous savez bien ce qu’ils se permettent avec leurs claviers et leurs écrans. La plupart étaient écrits par des élèves du collège. Des filles autant que des garçons, et c’était peut-être ça le plus navrant.

On a beaucoup débattu par la suite pour savoir qui avait pris cette photo. Pour moi, ça ne faisait pas de doute, c’était le prof. Il nous avait fait évacuer les vestiaires en nous demandant d’attendre à l’extérieur de la piscine. Alexia était restée seule avec lui. Peu après,

nous avions vu arriver le père d'Alexia, le visage fermé. Le prof l'avait certainement appelé pour récupérer sa fille. Quand il était sorti de sa voiture, un des garçons de la classe avait poussé des cris de singe. Et un autre des miaulements ridicules. Les élèves avaient pouffé mais l'homme n'avait même pas tourné la tête vers nous. Il était entré dans le bâtiment de la piscine, le prof en était sorti cinq minutes plus tard. Il avait juste dit : « Pas de commentaires » et à voir ses yeux froids et sa moustache droite, personne n'avait osé dire quoi que ce soit. Lui seul avait pu prendre ce cliché, j'en étais persuadée.

Tom m'a déposée près du parc, il m'a demandé si ça allait mais non, ça n'allait pas. J'étais retournée par la photo. Au bord du lac, Tom avait plaisanté à propos de cette image.

– C'est vachement bien fait, non ? Ouah, ça me rappelle ce film, là, où une fille se transformait en monstre, comment ça s'appelait déjà ?

Je m'étais levée d'un bond et je m'étais enveloppée dans ma cape.

– C'est bon, Tom. J'en ai assez d'être ici, ramène-moi. Il avait écarquillé les yeux.

– Mais...

– Je veux que tu me ramènes en ville. Tout de suite !

Le pauvre n'avait rien compris, nous étions montés sur sa mobylette et, une fois au parc, je suis partie sans me retourner.

Je n'avais aucune idée de ce qui était arrivé à Alexia. Personne ne pouvait savoir. Ce que j'avais vu au bord du bassin, cette photo, c'était atroce. Impensable. Tom avait plaisanté, en pensant que c'était un trucage. Mais

je savais que ça ne l'était pas. C'était réel. Je l'avais vu. J'avais vu Alexia et les poils qui poussaient sur son corps. Ses poils de bête. Et je pensais que ça devait être une sorte de maladie. Je me disais que ça ne pouvait être qu'une maladie. Ça me dégoûtait profondément. Comme tous les autres. Mais je n'avais plus le cœur à rire. Maintenant que la photo était en ligne, tout le monde pouvait voir ce qui arrivait à Alexia. Tout le monde pouvait commenter, l'insulter, se moquer d'elle. Je regrettais tellement d'avoir ri le matin même.

Je suis rentrée chez moi dans cet état. Nous habitons une petite maison dans le centre.

J'avais à peine posé mon sac dans l'entrée que Satie m'a sauté dessus.

– Louije ! Bijou Louije !

J'ai embrassé mon petit frère et j'ai ébouriffé ses cheveux bruns. Il avait quatre ans, les dents du bonheur et les joues barbouillées de chocolat. Je l'aimais plus que tout.

Mon père était dans la cuisine, penché au-dessus d'une casserole fumante. Il avait passé le tablier rose et blanc de maman et tenait une cuillère en bois à la main. Il m'a adressé un sourire en se retournant.

– Ça va Louise ?

J'ai essayé de donner le change, sans trop de conviction.

– Ça va.

Il a fait deux pas vers moi. Il a ouvert les bras, un peu, comme s'il voulait m'étreindre, mais je n'ai pas bougé. Une goutte de sauce tomate a glissé de la cuillère qu'il tenait à la main, coulant sur son poignet avant de

s'écraser sur le tablier. Comme une goutte de sang. Ses bras sont retombés, inutiles.

– Tu as mal quelque part ? il a demandé.

J'ai secoué la tête :

– Non, ça va.

Nous sommes restés face à face, muets, immobiles. Il n'y avait que le babillage de Satie qui faisait des va-et-vient entre nous deux. Comme s'il essayait de tracer un trait d'union entre mon père et moi. J'ai fini par me pencher pour prendre mon petit frère dans mes bras. J'ai fait claquer un baiser sonore sur ses lèvres avant de le reposer.

– Va prendre un bain, si tu veux, a dit mon père, le repas est bientôt prêt, je t'appellerai.

Je suis montée dans ma chambre en m'aidant de la rampe et j'ai jeté mes affaires sur mon lit. Dans la salle de bains, je n'ai pas allumé le plafonnier. J'ai tourné le robinet et j'ai laissé l'eau remplir la baignoire. Je me suis déshabillée dans l'obscurité, sans jeter un regard au miroir brisé, pour éviter les mille morceaux de mon reflet, et je me suis laissée couler dans l'eau chaude.

C'était bon. Je me suis détendue, peu à peu. J'ai essayé de faire le vide. D'oublier la photo et les commentaires. De penser à des choses agréables.

Mes doigts ont glissé sur mon corps.

Ce corps que je ne reconnaissais plus.

La course de mes doigts s'arrêtait sur les cicatrices.

Sur ces étranges bourrelets de chair qui barraient ma peau.

Je n'avais presque plus mal mais ces cicatrices étaient comme un journal de bord de la douleur. Malgré tout ce que m'avait dit le chirurgien, je savais qu'elles seraient

toujours là. Gravées à tout jamais. Des lignes qu'on ne pouvait effacer. Indélébiles.

J'ai forcé mes doigts à continuer leur chemin.

J'ai pensé à la bouche de Tom. À ses lèvres un peu épaisses. À son sourire. Il ne m'avait jamais rien demandé. Bien sûr, il savait ce qui m'était arrivé. Tout le monde en ville le savait. Au lycée ou dans les rues, il arrivait encore qu'on me regarde avec pitié mais la plupart du temps, on ne me regardait pas du tout, ou alors à la dérobée. Pas comme une fille, en tout cas. Pas comme une fille entière. Et pourtant ma main sur mon corps, ma main entre mes cuisses, prouvait bien le contraire. Malgré mon corps tordu, j'étais une fille. Je me rappelais très précisément de ce que ça faisait, avant. Avant l'accident. Quand Sara et moi on arpentait la Grand-rue dans nos robes légères. Les yeux des garçons. Leurs clins d'œil. Leurs blagues lourdes. Les regards furtifs d'hommes qui avaient l'âge d'être nos pères, les regards assassins des autres filles, les bouches pincées des mères de famille, encombrées par leurs gamins braillards, leurs sacs de courses et leurs cernes.

Avec Sara, on pouvait passer tous nos après-midi à aller et venir entre le parc et la terrasse du café qui donne sur la papeterie. Morgane nous suivait, prenait des photos de nos poses étudiées. Tête haute, sourire narquois, main dans la main, c'était notre panoplie de déesses. Elle postait tout ça sur les réseaux sociaux et les commentaires nous arrachaient des rires victorieux. Sara la brune pulpeuse. Louise la blonde fragile. Qui allait gagner le match du jour ? Qui remporterait le plus de suffrages ? Morgane nous livrait les appréciations

avec le ton d'un commentateur sportif. À la terrasse du café, on se faisait offrir des limonades, des cigarettes, des compliments. Parfois en échange d'un baiser, le plus souvent d'un simple regard. Ça leur suffisait, aux garçons, de sentir qu'ils existaient pour nous l'espace d'un instant. Sur les murettes du parc, pendant que Sara, Morgane et moi on faisait de la balançoire, les jupes volant haut sur nos cuisses, ils se poussaient du coude.

– Eh, t'as vu, Louise elle m'a regardé !

– Moi je me taperais bien Sara.

– Arrête, Louise, elle est vachement mieux.

– Je te jure qu'elle me regarde.

– N'importe quoi. Que des conneries, elle en a rien à foutre de toi.

– Je t'emmerde, connard !

Ça finissait en lutte rageuse et brouillonne dans la poussière du parc. Et nous on se marrait. Sur nos balançoires on touchait le ciel de nos pieds nus.

Mais tout ça, c'était loin. Il y avait eu l'accident. La mort de maman. Les opérations. Les mois de rééducation. Les séances de psy. Les vêtements amples. La solitude. La découverte de la littérature. Je n'étais plus une des déesses de la Grand-rue. J'étais devenue la fille bizarre qui porte une cape noire, celle qui traîne devant les livres poussiéreux de monsieur Blanchet, celle qui sort avec le gros mec étrange qui lit des romans d'amour. La copine amochée de Sara, Sara la belle, Sara la princesse, Sara la femme. En cours, on plaisantait encore un peu mais on se croisait à peine à présent. Fatia avait pris ma place de meilleure amie.

Morgane m'ignorait. Je n'avais plus de téléphone, je ne m'affichais plus sur les réseaux sociaux. Je ne faisais plus partie de la bande. J'évitais la Grand-rue et Sara me manquait terriblement.

Si l'accident avait alimenté pendant un temps le bouillon des ragots, les choses avaient fini par se tasser. D'autres drames avaient pris le relais. L'esprit humain est ainsi fait. Une sorte de fringale pour le chagrin. Le chagrin des autres, bien sûr.

Quand j'avais rencontré Tom à la librairie-drogue-rie-bazar, il m'avait regardée, bien en face. Sans détourner le regard, sans curiosité malsaine, sans une lueur de pitié non plus. Pour lui, je n'étais pas une poupée brisée. J'étais Louise. Une fille avec des cicatrices, des difficultés à marcher, des broches dans tout le corps, mais un être humain avant tout. Un être humain qui partageait sa passion des livres. Et il m'avait acceptée comme j'étais.

Tom n'était pas stupide. Il savait bien que quelques mois auparavant, je ne lui aurais même pas adressé un regard. C'était le genre de garçon à qui Sara et moi on faisait parfois des blagues quand on les croisait.

Bon, maintenant que j'y repense, ce n'était pas vraiment des blagues, ça tenait plutôt de la torture.

On en repérait un et l'une d'entre nous venait l'accoster en soufflant :

– Tu sais que tu plais à ma copine là-bas ?

L'autre jouait les timides au loin, tirant maladroitement sur le bas de sa robe. Le garçon rougissait jusqu'aux oreilles, il se mettait à transpirer.

– Elle te plaît pas, c'est ça ?

Il hochait la tête, la secouait, bafouillait. Celle qui jouait la timide faisait glisser une bretelle de sa robe. Ou balançait la tête pour faire onduler ses cheveux. Après ça, le garçon ne savait plus quoi dire ni qui il était.

La rabatteuse plantait ses mains sur ses hanches.

– Bon alors, tu te décides ? Elle te plaît, oui ou non ?

Quand le garçon finissait par murmurer un « oui », on l'exécutait.

– Tu sais quoi, tu lui plais... mais dans tes rêves !

Et puis c'était le dépeçage. Jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien.

– Dans tes rêves, Gollum !

– T'es vraiment trop moche !

– T'as vu, Louise, comme il est habillé ?

– C'est retour vers le passé. Elles sont à ton grand-père, ces fringues ?

– Avec toute cette graisse, reste pas au soleil, ça va fondre.

– Eh Louise, c'est quoi ces poils qu'il a au menton ?

– Oh ! Oh non... Sara, ne me dis pas que c'est...

– Quoi Louise ? C'est quoi ?

– Je crois... je crois que c'est pas un menton ! C'est une brosse à chiottes !

– Pffffff !

– Et, si ça se trouve, c'est pas un mec ?!

– T'es un mec ?

– Ben non, tu vois, il dit rien. C'est pas un mec !

– Allez, dégage !

– T'approche pas, on te dit !

– Dégage ou on raconte partout que t'as essayé de nous violer !